

# Où est le peuple ?

Par **Alain CAMBIER**

Professeur de chaire supérieure en philosophie,  
chercheur associé UMR 8163 « Savoirs, textes, langage »

**Après le Brexit, l'élection de Donald Trump, la démission de Mateo Renzi, la montée des extrémismes nationalistes, la période historique dans laquelle nous vivons est volontiers présentée comme « la revanche des peuples ». Pourtant, il s'agit plutôt du triomphe de la démagogie « populiste »<sup>1</sup>, de la flatterie des impulsions les plus inavouables et des préjugés les plus étroits. Il n'y a peut-être pas de notion plus confuse et plus galvaudée que celle de « peuple ». À tel point que l'on peut se demander si cette notion renvoie à une quelconque réalité référentielle.**

La notion de peuple demeure foncièrement indéterminée, d'où la difficulté à se mettre d'accord sur sa signification. Comme l'avait souligné Frege, cette notion ne semble rien dénoter directement : « Qu'on prenne pour exemple 'la volonté du peuple', on montrerait que cette expression n'a pour le moins aucune dénotation généralement acceptée »<sup>2</sup>.

## Le peuple comme réalité ethnique ?

Si la notion de peuple désigne un collectif caractérisé par une certaine unité, celle-ci peut-elle être interprétée au sens ethnique du terme ? Il s'agirait alors d'une communauté raciale, qui aurait maintenu sa particularité « naturelle », malgré les bouleversements de l'histoire. Or, il n'existe aucun peuple qui puisse revendiquer son unité par la pureté singulière de ses gènes ou de ses traditions. Affirmer qu'être Français consiste à avoir comme ancêtres les « Gaulois » est une farce grotesque. Si les Français – comme les Anglais ou les Allemands – ont le sentiment de former un tout individuel et singulier, cette particularité est loin d'être d'ordre génétique et se révèle plutôt acquise au cours d'une longue histoire, source de modifications successives. En ce sens, tous les grands événements de l'histoire n'ont pas été proprement l'œuvre des peuples, mais ils ont plutôt produit ces peuples. Aussi, quand elle est exploitée politiquement, l'exaltation pseudo-romantique de l'acception ethnique de la notion relève de l'imposture. L'idiosyncrasie d'un même peuple peut relever de deux États et, inversement, un même État peut être formé de plusieurs peuples. L'appartenance à une même communauté d'existence ne justifie aucunement son instrumentalisation politique. Faire croire en l'homogénéité univoque d'un peuple revient à oublier que toute identité culturelle est faite d'altérité : c'est là la condition même de son enrichissement et de son adaptation aux aléas de l'histoire. Comme le soulignait Aristote, « Une cité est composée non seulement d'une pluralité d'individus, mais

encore d'éléments spécifiquement distincts »<sup>3</sup>. Considérer que l'homogénéité de souche puisse être le critère de l'unité d'une cité, c'est confondre celle-ci avec une famille : il n'y a alors plus d'État, « comme si d'une symphonie on voulait faire un unisson » précise Aristote.

## Le peuple versus la multitude

Le peuple ne peut, en aucun cas, revendiquer une unité immédiate et se présente plutôt comme une multitude d'individus. La notion équivaut à celle de population et, en présence d'une foule hétéroclite, le sens commun dit volontiers qu'« il y a du peuple ». Mais une telle masse indéterminée ne peut encore constituer une unité politique. C'est pourquoi les Grecs distinguaient l'*ochlos*, c'est-à-dire « l'hydre aux mille têtes », du peuple comme *demos* qui seul peut prétendre disposer d'une dimension politique. De même, distingue-t-on la « volonté de tous » comme résultante composite d'intérêts égoïstes de la « volonté générale » comme volonté politique originaire. Toute société humaine organisée politiquement est fondée sur une séparation principielle entre des gouvernants et des gouvernés : elle est la condition de l'ordre social et surtout de la prise de conscience par tous d'une co-appartenance à une même communauté politique. Certes, cette séparation fondatrice peut être déclinée de différentes façons selon différents régimes, mais elle implique toujours de considérer ceux qui exercent le pouvoir comme les représentants du peuple en corps. Thomas Hobbes – premier grand théoricien de l'État moderne – regrettait que « les hommes ne mettent pas assez de différence entre le peuple et la multitude. Le peuple est un certain corps et une certaine personne, à laquelle on peut attribuer une certaine volonté et une action propre : mais il ne se peut rien de semblable de la multitude »<sup>4</sup>. Dans le *Léviathan*<sup>5</sup>, Hobbes file la métaphore théâtrale pour nous convaincre que le peuple ne peut se trouver qu'en la personne des gouvernants, c'est-à-

1 Cf. Jan Werner Müller, *Qu'est-ce que le populisme ?*, éd. Premier Parallèle, 2016.

<sup>2</sup> Frege, *Sens et dénotation*, dans *Écrits logiques et philosophiques*, éd. Seuil Points-Essais, p. 117.

<sup>3</sup> Aristote, *Politique*, II, 2, 1281a23.

<sup>4</sup> Hobbes, *De Cive*, XII, 8.

<sup>5</sup> Cf. *Léviathan*, chap. XVII : *Des personnes, des auteurs et des êtres personnifiés*.

dire qu'à travers l'existence d'une puissance publique. Sur la scène politique, l'acteur est censé incarner en même temps l'auteur que le peuple est censé être. Seul le décideur souverain – qu'il soit un homme ou une assemblée – pourrait faire apparaître le peuple, le représenter de manière existentielle, à travers ses paroles et ses actes. Comme le soulignera également Carl Schmitt : « Il n'y a pas d'État sans représentation »<sup>6</sup> et « représenter signifie rendre visible et actuel un être invisible par le truchement d'un être publiquement présent ». Il s'agit ici d'une représentation « iconique » où le représentant est censé présentifier un être « invisible » : en l'occurrence, le peuple. Or, ce type de représentation, qui justifie la théorie mystique des « deux corps du roi »<sup>7</sup>, subit aujourd'hui une grave crise de confiance. Outre l'effet fâcheux de transcendance qu'il produit sur l'État, ce modèle entretient de manière abusive, par une sorte de tour de passe-passe, l'image d'un peuple considéré comme un tout indivisible.

### Le peuple comme « être imaginaire »

Si le peuple comme figure iconique n'existe que par le truchement de ses représentants, il apparaît donc comme une construction imaginaire. Il s'agit ici d'une fiction institutionnelle qui est volontiers dénoncée comme une imposture par ceux qui se réclament du peuple et qui accordent à cette notion une signification politique exclusivement négative : faire partie de ceux qui n'exercent aucune magistrature, aucune fonction officielle. Mais la connivence populiste qu'ils entretiennent est elle-même tissée d'imaginaire. Car ce sentiment de coappartenance relève d'images que projettent les affects qu'ils ressentent les uns avec les autres et qu'ils entretiennent en se fréquentant. La représentation mentale qu'ils ont des problèmes rencontrés est alors nécessairement faussée. Ainsi, la détestation de « l'Autre différent » n'est qu'une image peinte par la peur. Au lieu de saisir les causes réelles des problèmes, ces gens s'en remettent à leurs affects qui alimentent leur imagination incontrôlée. En même temps, le partage collectif de ces affects produit une résonance familière, une ambiance complice qui confirme chacun dans ses préjugés. Spinoza a su démontrer les racines de ce principe mimétique articulé sur les mécanismes de l'affectivité : « Si nous imaginons que quelqu'un, à l'égard de qui nous n'éprouvons d'affection d'aucune sorte, affecte de joie une chose semblable à nous, nous serons affectés d'amour envers lui. Si, au contraire, nous imaginons qu'il l'affecte de tristesse, nous serons affectés de haine envers lui »<sup>8</sup>. Aussi, cette sociabilité fantasmatique qui s'instaure par la communication d'affects prospère souvent négativement, en s'épanchant contre des boucs émissaires ou en se complaisant dans un anti-élitisme sommaire<sup>9</sup>. Car ces

prétendues « vraies gens », qui fantasment être le peuple « authentique », ne supportent pas ceux qui pourraient les contredire. Cette socialité par enchantement fusionnel se méfie des institutions et repose sur une économie de transferts d'affects, propice aux projections imaginaires et aux amalgames. Or, cette propagation assimilatrice d'affects, qui culmine dans les grandes manifestations populaires, se prête facilement à une instrumentalisation politique, par les mouvements révolutionnaires comme par les contre-révolutionnaires et les deux peuvent se rejoindre : voilà toute l'ambiguïté de cette présence à soi charnelle d'un collectif, de cette pseudo-appréhension de la *vox populi*.

### Le peuple comme « être de raison »

Il s'agit donc de dépasser tout à la fois le mirage d'un peuple sans représentation et celui de la représentation sans peuple. Si la notion de peuple ne présente pas de référence précise, elle possède néanmoins un sens qui est lié à son indétermination même. En démocratie, cette notion fait office d'être de raison, c'est-à-dire d'objet de pensée artificiellement créé et sans référence précise, mais exerçant une fonction opératoire, à la manière ici d'un ensemble vide. C'est justement par ce qu'il n'est empiriquement « nulle part », qu'il est foncièrement inactualisable, que cet être de raison démontre sa force. Parce que le pouvoir politique ne peut se penser que du point de vue d'un ailleurs irréductible, tout représentant ne peut apparaître alors que comme l'occupant précaire d'une charge dont il n'est jamais le vrai titulaire. Comme le remarquait Claude Lefort, le peuple n'est ici qu'« un lieu symbolique, et non un lieu réel » et « la démocratie est le seul régime à signifier l'écart du symbolique et du réel »<sup>10</sup>. Vouloir gommer cet écart irréductible reviendrait à commettre un abus de pouvoir. La mobilisation de la notion de peuple vise à signifier l'indisponibilité principielle du pouvoir. Ainsi, en déconnectant le pouvoir de la volonté de puissance de ceux qui l'exercent, la démocratie révèle au grand jour ce qui se joue dans tout régime non-tyrannique : le pouvoir légitime se construit autour d'un « lieu vide » qui est censé rappeler la nécessaire impersonnalisation de la puissance publique. La référence au peuple ne peut apparaître alors que comme un opérateur critique : la clef de voûte du pouvoir est un lieu à évoquer, mais personne n'a le droit de s'y identifier. La notion de peuple indique alors l'impossible incorporation politique d'une société humaine toujours labile, parce qu'en devenir historique. En démocratie, la conversion du multiple en totalité unifiée laisse nécessairement une impression d'inachevé, mais c'est la garantie de la liberté des citoyens. ■

<sup>6</sup> Carl Schmitt, *Théorie de la constitution*, éd. PUF - Léviathan, 1993, p. 343-347.

<sup>7</sup> Cf. Ernst Kantorowicz, *Les Deux corps du roi*, éd. Gallimard, 1989.

<sup>8</sup> Spinoza, *Éthique*, III, corollaire de la proposition 27.

<sup>9</sup> Comme l'opposition manichéenne entre « ceux d'en bas » et « ceux d'en haut » volontiers entretenue aussi bien par le populisme de droite que celui de gauche

même si, dans ce cas, le populisme de droite l'emporte toujours, au bout du compte.

<sup>10</sup> Claude Lefort, *L'Invention démocratique*, éd. Fayard, 1981, et *Essais sur la politique*, éd. du Seuil, 1986.